

## 1

Je me souviens que Julia était en retard. Par prudence, je m'étais installé au fond du Café de la Mairie, face à l'entrée, à l'écart des clients qui fumaient sous un barnum de toile rouge, en terrasse. J'avais rendez-vous avec une femme dont j'ignorais presque tout. J'hésitais entre le romanesque et le sordide. Au moins, l'idée n'était pas de moi. En vérité, j'accomplissais une mission, au nom de l'amitié qui m'unissait à Paul Duclaux. Mon camarade avait prévu qu'une partie de son intrigue amoureuse avec cette femme se déroulerait à travers moi. J'étais trop vieux sans doute pour ce genre de complot. Jouer Figaro à 37 ans, c'est un peu pathétique ! J'avais accepté néanmoins de devenir

l'instrument d'un stratagème. Cela m'allait bien. La distraction était adaptée à un vendredi après-midi de novembre. Une manière de gagner du temps sur le jour triste avant de retrouver la nuit éclairée le long des quais de la Seine. Un coup d'œil sur le Louvre depuis le quai Voltaire. La carte postale à poster sur Facebook. Un peu plus tôt, j'avais abandonné Mayumi dans mon appartement en la priant de m'attendre jusqu'au soir. J'avais inventé une histoire pour ne pas l'alarmer. Une visite chez mon médecin, rien de grave. Un rappel de vaccin. Sur le trajet et au café encore, je lui envoyais des mots doux pour l'assurer de mon amour. Mais je n'écrivais jamais « je t'aime » et je ne l'appelais jamais « ma chérie ». Elle me répondait en m'adressant des photos de ses lèvres en gros plan ou de sa main gauche, reposant sur son genou découvert. Les ongles faits, brillants, rebondis comme de minuscules coquillages aux reflets nacrés. Mayumi savait provoquer en moi des bouleversements dont j'étais devenu dépendant dès le début de notre liaison. Sans doute, lorsque cette servitude deviendrait trop accablante, me faudrait-il songer à la quitter. D'ici là, je conservais les photos de Mayumi dans un dossier. Ma galerie de téléphone. Le merveilleux instrument. Tout à la fois loupe, miroir, longue-vue. Et je pouvais agrandir l'image, du bout des doigts, entre le pouce et l'index, jusqu'à sonder le grain de la peau de la jeune femme qui s'impatientait chez moi. Pour me consoler de ma frustration, je me suis

mis à observer les vendeuses de la boutique Saint-Laurent dont la façade s'ouvre sur la place Saint-Sulpice. Elles étaient plutôt jolies. Deux blondes et une brune, aux cheveux longs et lâchés. Elles ne tenaient pas en place. Leur contrat de travail leur interdisait sans doute de demeurer immobiles. Quand l'une déposait au sol une bottine, l'autre vérifiait l'alignement d'une série de sacs à main. Étourdissant manège inutile. Les chaussures n'allaient jamais par paire. À chaque fois, l'exemplaire était unique, enchâssé dans un cadre de lumière, comme une œuvre d'art. Il y avait une bottine recouverte d'or. Comment peut-on porter de telles prothèses? Pour aller où? Les pièces présentées sur des étagères de verre donnaient l'impression de flotter dans l'air. Les portes des cabines d'essayage, tout en miroir, reflétaient les silhouettes piétinantes des clientes indécises et multipliaient leurs images à l'infini. Un écran géant projetait les images en noir et blanc de mannequins asexués, allongés au bord d'une piscine ou figés au sommet d'une dune. Le vigile baraqué veillait à l'entrée tandis qu'à l'intérieur un homme assis sur un banc en faux marbre attendait qu'une jeune femme se décide entre une robe ou une autre. Son père ou son amour? Chacune de ces éventualités était réjouissante. J'avais quitté ma province quinze ans plus tôt mais j'étais encore aisément séduit par le spectacle de Paris. L'exotisme un peu toc du VI<sup>e</sup> arrondissement. Bien sûr, je ne sursautais plus lorsque je croisais

des écrivains, des journalistes et des acteurs connus. J'avais fini de traquer les usages et les plaisirs particuliers de la grande ville. Rastignac avait vieilli. J'avais intégré les accents et les tics de langage, sans en abuser. Je maîtrisais les parcours, les arrêts, les détours nécessaires qui distinguent les Parisiens authentiques. J'avais façonné un flegme et une indifférence qui me semblaient convenir. Je ne risquais pas non plus de passer pour un solitaire, encore moins pour un farouche ermite. J'étais juste discret. Secret. Certaines femmes me trouvaient même de la modestie. Ce trait de caractère constituait parfois un atout de séduction. Je ne faisais aucun effort. Ma futilité se bornait à assister à cette attraction de la vie parisienne. Je ne postulai pas à pénétrer davantage ce milieu. J'avais trouvé la bonne distance, le juste recul. J'évitais Le Hibou ou Les Éditeurs du côté du carrefour de l'Odéon pour leur préférer le Café de la Mairie, mieux adapté à mon humeur et à mes goûts. Ce bistrot d'un autre temps n'a rien de remarquable avec ses banquettes couleur caramel et ses appliques dorées mais j'aime la décoration de sa vaisselle. En particulier, la frise de petites fleurs mauves et roses sur les tasses à café. Mon rendez-vous n'arrivait pas et Mayumi continuait de m'envoyer des photos. Son corps en puzzle. Le lobe de son oreille droite, un minuscule grain de beauté, le pli au coin de ses lèvres charnues. C'était un jeu violent, un supplice foudroyant. Comme les enfants qui s'aiment et

qui s'inventent des drames après un baiser ou une étreinte pour ressentir davantage les sentiments qui les éperonnent. Pendant ce temps, la serveuse me souriait avec un œil plissé et plein d'ironie qui semblait dire: «Toi, tu as la tête d'un type qui vient de se faire poser un lapin...» Je ne supportais pas d'être raillé par une femme si vulgaire. Détestable en apparence, trop vieille pour porter le tablier de service et trop maquillée pour qu'on l'acquitte. Pour échapper au dédain de la maritorne, j'ai ouvert le livre que Paul m'avait confié et que je devais remettre à Julia. Un prétexte de plus. L'ouvrage était encombrant. Un grand format qui contenait plusieurs centaines de pages de papier glacé très épais. Un objet aussi absurde que cette plume de paon dépassant d'une botte en cuir dans la vitrine de la boutique Saint-Laurent. L'auteur ambitieux avait tenté de *saisir la force de la peinture française contemporaine* en dressant le portrait d'une dizaine d'artistes. Julia faisait partie des élus, classée dans la catégorie des *minimalistes* et des *ascétiques*. Un chapitre entier lui était consacré. Le texte était mal écrit, prétentieux et sans intérêt. Une suite de poncifs alambiqués. Je me suis contenté de regarder les illustrations. Les titres des tableaux de Julia fonctionnaient comme les légendes rapportées aux images des manuels de lecture pour enfants. Les sujets traités étaient tout aussi ordinaires. La bouteille de parfum, la pomme de terre, la paire de chausures, la lampe, le ballon, la pierre. Rien de parasite. Juste

la forme, la matière, les couleurs et la lumière. La première fois que Paul m'avait parlé de Julia, il avait commencé par tresser des lauriers à l'artiste. Il insistait. Elle avait du talent. Ses œuvres méritaient d'être exposées dans les galeries les plus prestigieuses. Il était décidé à la soutenir. Paul était captivé par cette intransigeance et cette austérité qu'il côtoyait si peu parmi ses relations professionnelles. Une sorte de révélation. Un coup de foudre presque mystique. Une hallucination qu'il nourrissait d'attente et de désir. Plus tard, dans la conversation, il m'avait avoué qu'il avait rencontré Julia lors d'un vernissage. Il avait gardé le secret pendant plus de deux mois. Ce souci de discrétion attestait de la sincérité et de la force de ses sentiments. Cependant, j'avais du mal à cacher ma déception de ne pas avoir été mis dans la confiance plus tôt. Il avait revu Julia à plusieurs reprises. Ils étaient devenus amants. Il espérait s'installer avec elle prochainement mais sans brusquer les choses. Il cherchait un appartement suffisamment spacieux pour qu'elle puisse y aménager son atelier. Un changement de vie radical, un engagement résolu. Paul était enthousiaste, exalté même et pourtant, je sentais chez lui une part d'inquiétude. La crainte sans doute de ne pas être à la hauteur. Ne pas savoir accompagner l'artiste tout en comblant la femme. Paul avait le souci du détail, de la chose bien faite, accomplie. Je ne l'avais jamais connu aussi fébrile. J'appréhendais ce bouleversement à mesure

que nous vieillissions l'un et l'autre. J'imaginai qu'il serait le premier à franchir le pas, à fonder un foyer, à miser sur l'avenir. Maintenant que j'étais confronté à cette promesse de rupture avec nos habitudes, je ne savais comment réagir. Accepter et trouver ma place auprès de ce couple nouveau? Disparaître? Tout détruire? Paul redoutait sans doute ma réaction. Il avait consenti à écarter le voile qui préservait sa bien-aimée parce qu'il avait besoin de moi. Je l'observais se débattre avec ses scrupules, ses hésitations, sans lui tendre la main. Il était seul responsable. Une vengeance légère. Julia préparait une exposition à Liège. Le galeriste lui réclamait un texte pour le catalogue. « Elle ne s'en sort pas. J'ai pensé que tu pourrais l'aider. Tu l'écouterais parler de son travail. Tu irais la voir dans son atelier. À la fin, tu n'aurais plus qu'à mettre tout ça en forme. Tu écris bien. Je ne suis pas le premier à te le dire. Et même, tu gâches ton talent. » Paul en faisait trop. « Et puis, c'est important que vous fassiez connaissance. Je ne te la cachais pas, tu sais. Mais elle ne voulait rien précipiter. Il y a toujours quelque chose d'officiel dans ce genre de présentations. Le meilleur ami, les parents, les collègues. On hésite. Enfin, le moment est venu, je crois. » La voix était grave, les mots choisis. Il avait certainement répété son discours. Il avait rassemblé ses mains entremêlées devant lui. J'avais souri, coupable de frivolité. Le visage de Paul s'était aussitôt refermé. Je l'avais blessé. Je m'étais repris en inclinant la tête comme

pour signifier mon repentir. Puis, j'avais planté mon regard dans le sien et j'avais parlé lentement. Je ne lui voulais pas de mal au fond. « Mais bien sûr. Ne t'inquiète pas. Ce sera un plaisir de la rencontrer et de lui rendre ce service. Naturellement. » Nécessairement... Paul avait une bonne situation dans un bureau d'administrateurs judiciaires. Il gérait des entreprises et des copropriétés en France et à l'étranger. Il vivait bien et j'avoue que je profitais souvent de sa prodigalité. J'acceptais donc d'être le complice de Paul dans cette comédie galante. J'espérais aussi me décharger un peu de l'ennui qui m'encombrait. L'institut privé du boulevard Raspail où je professais à raison d'une vingtaine d'heures par semaine avait tout d'une pension de famille. Vieilles pierres, mobilier bancal, moquette poussiéreuse, plancher sonore et une directrice hors d'âge. Je tenais ma place en inculquant quelques principes de grammaire et de culture française à de riches étudiants étrangers, dilettantes et dissipés pour la plupart. Pour moi l'avenir était incertain. Depuis les attentats de novembre 2015, Paris avait perdu son attrait pour de nombreux touristes et les effectifs de l'institut avaient diminué de près d'un tiers. J'étais le dernier arrivé parmi les enseignants et je m'attendais à être mis à la porte avant la fin de l'année scolaire. J'aurais pu prendre les devants, me démener un peu, chercher ailleurs, envoyer ma candidature à l'Institut catholique de Paris ou à l'Alliance française. Mais, loin d'atteindre la réussite



professionnelle de Paul, je manquais d'ambition. J'avais beau me contraindre à des objectifs raisonnables, je demeurais oisif et je manquais de fermeté. Mon orgueil au moins me préservait des angoisses et de l'amertume. J'étais convaincu que je m'en sortirais toujours et j'observais le bonheur chez les autres sans leur envier. Pourvu que leurs aspirations, leurs désirs, leurs espoirs ne se confondent pas avec les miens. Je ne ressentais donc aucune jalousie pour cet amour naissant entre Paul et une artiste peintre, juste de la curiosité. Je me demandais néanmoins si notre amitié résisterait à cet envoûtement. J'ai commandé un autre café. À force d'attendre, je découvrais le travail de Julia. Je faisais connaissance avec l'artiste avant de rencontrer la femme. Nous avons échangé quelques mots par téléphone pour fixer le lieu et l'horaire de ce premier rendez-vous. Je ne connaissais que le son de sa voix. Un murmure peu engageant. Quelques phrases brèves. La conversation avait duré cinq minutes à peine. Sur Internet, j'avais trouvé des photos associées à des articles de presse. Les journalistes décrivaient une jeune femme *au regard malicieux, aux allures d'adolescente*. L'un d'eux parlait d'une *frêle artiste à la farouche détermination*. Une image avait retenu mon attention. Julia posait devant ses tableaux, dans une galerie. Elle souriait, la tête légèrement inclinée. La rondeur du visage était soulignée par quelques mèches brunes qui tranchaient avec la blancheur presque translucide de la peau.

Les cheveux étaient coupés court, au carré. Une frange, nette, frôlait les sourcils. Le cou gracieux était dégagé. Les yeux étaient clairs, bleus, presque gris, d'une transparence troublante. Les lèvres étaient fines, le nez petit. Un profil de camée, sculpté dans l'onyx. Aucun artifice de maquillage. La jeune fille sage. Mais sa manière de fixer l'objectif sans prendre la pose ni forcer un sourire révélait un caractère bien trempé et un engagement sans compromis.